

La chronique de Raymond CHARMET

LES INFLUENCES ÉTRANGÈRES : *stimulant* *de l'École de Paris*

DEPUIS la dernière guerre, Paris continue à être la capitale de l'art moderne mondial. Mais point la capitale unique au monopole indiscuté comme pendant la première moitié du siècle. Des concurrences sérieuses, menaçantes, se sont fait jour. L'art international s'unifie, tandis que la situation de chaque pays, celle de la France en particulier, devient plus incertaine et plus complexe.

Cependant, il faut bien se rappeler que l'idée d'un art national pur a toujours été un mythe. Le langage de l'image est par essence international. De tout temps les artistes ont volontiers changé de pays, sans pour autant perdre leur valeur. Les assimilations, les échanges ont toujours été la règle. Ils aboutissent parfois à un art véritablement international : tels le gothique du XV^e siècle, le baroque du XVII^e siècle. Que de peintures de ces périodes dont on peut à peine, ou pas du tout, fixer l'origine ! Même le Joueur de Vielle, de Georges de La Tour, a passé jusqu'en 1930 pour une œuvre espagnole. Cependant certains pays, en certains siècles, imposent une prépondérance relative, et assimilent davantage. La France, depuis le XVIII^e siècle, semble dominer la peinture et la sculpture. Mais auparavant elle avait bien failli être submergée, au XV^e par les Pays-Bas, au XVI^e par l'Italie. Son déclin va-t-il à nouveau se préciser, comme on l'affirme à New York ou à Milan ?

Une distinction capitale doit d'abord être faite. L'influence étrangère s'exerce par l'origine des artistes ou par les écoles florissant à l'extérieur. Dans le premier cas il y a apport de sang neuf, et, même s'il est très abondant, enrichissement. Ainsi, dans le groupe impressionniste, si typiquement français, n'est-ce pas un peintre d'origine antillaise, Pissarro, et un autre d'origine anglaise, Sisley, qui ont su le mieux exprimer le charme profond de l'Île de France ?



● **POUGNY** : « Petit âne au jardin du Luxembourg », 1955. Installé à Paris de 1923 à sa mort, 1957, l'artiste s'est créé un style personnel, exprimant l'humour et la poésie slaves par les qualités plastiques françaises.



● **Simon SEGAL** : « Marins bretons au repos », 1958. Cet artiste russe enrichit le réalisme d'un sens hiératique de la vie populaire.

L'ECOLE DE FRANCE AU DEBUT DU SIECLE

Au XX^e siècle, les caractères spécifiques des étrangers de Paris sont au contraire bien marqués. L'italianisme de Modigliani et de Chirico, la violence espagnole de Picasso, Miro, Gris, l'expressionnisme slave et israélite du groupe considérable des Pascin, Soutine, Chagall, Kisling, sont évidents. Mais, animés par le grand art des Renoir, Lautrec, Cézanne, Gauguin, qui les a révélés à eux-mêmes, ils font bien partie de l'école, non seulement de Paris, mais de France, et ils l'ont enrichie puissamment.

Aujourd'hui, les peintres et sculpteurs d'origine étrangère sont aussi nombreux, voire plus. Mais il semble que leur caractère national soit moins marqué. Sans doute parce que beaucoup d'entre eux vivent déjà en France depuis longtemps, et sont fortement assimilés, le plus souvent même naturalisés. Il est curieux de comparer le catalogue du Salon d'Automne, où il n'y a pas un vingtième d'étrangers déclarés, à celui du plus jeune Salon de mai, où ils foisonnent.

Le groupe des Slaves reste compact. On y trouve notamment les camarades et contemporains de Soutine, que sa gloire et sa mort prématurée ont reculé dans le passé, Krémène, qui vient d'être exposé, Kikoïne, Milich, Terechkovitch. Certains ont évolué vers l'abstraction, Kupka, de Staël, disparus tous deux, Poliakov, Lansky, Zack. D'autres plus jeunes restent souvent à mi-chemin, Garbell, Yankel, Krol. Le cas le plus curieux est celui de Pougny qui, parti de l'abstraction, a su trouver une synthèse personnelle des sensibilités slave et française dans une œuvre assurée de durer.

Les Espagnols, très divers, apportent leur goût de l'étrange et leur ardeur colorée, de Dali à Clavé, Borès et Pelayo. Les Italiens montrent leur finesse, dans l'abstraction, comme les vétérans Severini et Magnelli, ou dans la figuration élégante, tels Volti, Lepri, Avati.

Les peintres du Nord sont relativement moins nombreux. Les Belges, volontiers surréalistes, ne viennent qu'épisodiquement à Paris. Les Hollandais, Appel, Corneille, figurent autant dans les expositions de leurs compatriotes que dans celles de l'Ecole de Paris. Les Scandinaves, Mortensen, Jacobsen, sont orientés nettement vers l'abstraction géométrique. Peu d'Anglais, dont un cependant très remarqué

dans la jeune école figurative, Taylor. Les Suisses penchent surtout vers l'abstrait, Crotti, Schneider, Vuillamy, comme les Hongrois, Vasarely, Kolosvary, Szabo et le Dalmate Music. Pas tous pourtant, Schwartz-Abrys, Vertes sont aussi hongrois.

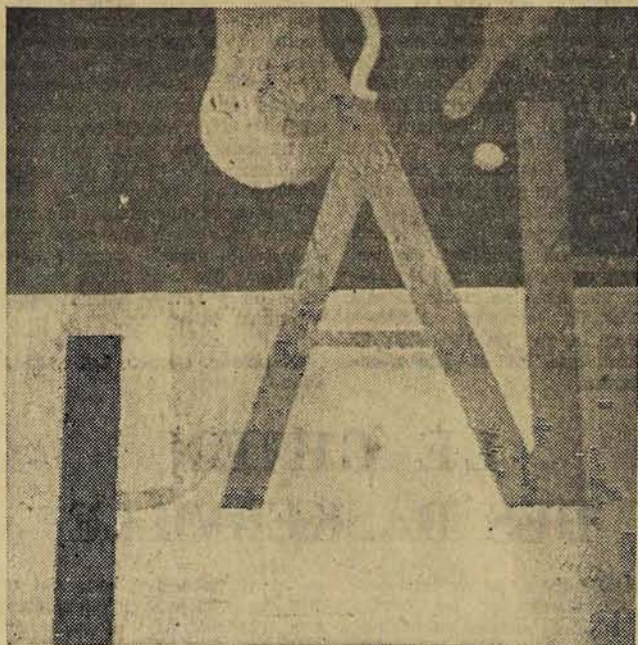
Un fait assez notable est l'importance du groupe asiatique. On avait, on a toujours Foujita, mais depuis lors sont venus Oguiss, Sugai, Zao-Wou-Ki, des Coréens, des Vietnamiens, des Hindous, dont Raza a eu le prix de la critique. Et aussi un apport nombreux du Proche-Orient, Abidine, Prasin, Rezvani, Nejad, Raïfy le Persan, le remarquable Janssem, auquel on peut joindre des Israéliens, des Nord-Africains, Nakache et Atlan. Peintres d'imagination, dont la contribution à l'art moderne est vigoureuse et originale.

L'EXCEPTIONNEL MAX ERNST

Quant aux surréalistes, toujours dominés par l'exceptionnel Max Ernst, d'origine allemande et naturalisé français en 1958, on notera, parmi leur diversité, l'accent de l'Amérique latine, avec le Chilien Matta et le Cubain Lam.

Ainsi donc le fait principal est l'extension à presque toutes les parties du monde de l'appel artistique de Paris. Les tendances esthétiques recherchées par ces peintres sont surtout celles d'avant-garde, au moins pour les nouveaux arrivés. Mais beaucoup et parmi les meilleurs parviennent à dépasser la pure abstraction. Cependant l'art plus « classique », celui de la réalité poétique, reste presque exclusivement l'apanage des Français d'origine, comme aussi l'Ecole dite de la Réalité, rejointe pourtant par quelques Italiens, et aussi l'art des naïfs authentiques, à part quelques slaves.

L'autre aspect du problème est celui des écoles étrangères. Très peu d'entre elles ont un retentissement international. Celles d'Italie et de Belgique dont la valeur est certaine quoique limitée, sont encore presque inconnues à Paris. Par contre, l'école expressionniste allemande, florissante au début du siècle, acquiert peu à peu une audience mondiale. Une fraction surtout de celle-ci, le groupe de Dessau, représenté par Klee et Kandinsky, a pris une importance capitale. On a vu cet hiver ces deux peintres présentés à Paris comme les deux grands noms du siècle. Chassée d'Allemagne par Hitler, cette tendance a émigré aux Etats-Unis, où elle a rencontré l'Ecole du Pacifique, axée sur la calligraphie. Ainsi s'est créée une école d'avant-garde, l'Action-Painting, dont le héros Pollock a été exposé avec éclat au Musée d'Art Moderne de Paris. Soutenue par un immense mouvement intellectuel, financier et publicitaire, cette tendance, l'abstraction lyrique forcée, domine aujourd'hui les milieux officiels de tous les pays, les manifestations internationales, de Vienne, Cassel à Sao Paulo et Pittsburg. Cette année elle s'est imposée à Paris à la fameuse Biennale des Jeunes. La critique, la peinture française se sont alors senties menacées et ont réagi violemment, malgré les déclarations les plus officielles. Il s'agit bien de la vie ou de la mort de l'art, non seulement français, mais humaniste tel qu'il a été conçu par toutes les hautes civilisations, et que l'on prétend périmé. Mais il apparaît bien que l'outrance même de cette prétention a réduit la portée. La conception française de l'art par l'assimilation libre, continue et progressive des apports universels, demeure seule vivante et véritablement créatrice.



● **POUGNY** : « Composition », 1915. Pougny était en Russie, de 1912 à 1917, l'animateur des mouvements d'avant-garde, « futuriste » et « suprématiste ».